Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 26 (1989)
Heft: 955

Artikel: Parents, artistes, enfants
Autor: Dolingher, Benjamin
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1011079

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Schopenhauer et Hegel

Je parlais du peu d'intérêt que les Lausannois semblent porter à leur Musée — incriminant pour une part la tendance de plus en plus élitaire, la tendance «recherches de laboratoire» pour les *happy few*...

Un ancien collègue à moi, vieil ami, me fait observer qu'il y a peut-être au phénomène des raisons plus matérielles. Par exemple, le fait que le Palais de Rumine, avec ses rampes d'escalier fort raides et en l'absence de tout ascenseur, de toute cafeteria permettant de souffler, est pratiquement interdit aux personnes du 3e âge comme à ceux que des infirmités diverses, momentanées ou non, rendent inaptes aux escalades... Voilà qui est très vrai — or, rien ne serait plus facile que d'y remédier, mais à cet égard, Lausanne fait partie du Landsturm!

Mon collègue poursuit en proposant de raser purement et simplement le Palais, pour reconstruire un édifice moins désastreux à tous égards! Voilà qui me paraît une insigne folie: défendable en théorie, en pratique et en 1989, l'idée ne manquerait pas de nous valoir une horreur semblable au Tribunal cantonal qui n'aurait d'autre mérite que de nous faire découvrir, mais un peu tard, qu'il est toujours possible de faire pis...

A propos d'horreur, je crois que je vais me convertir au *racisme*... Soit en effet les textes suivants:

«Les nègres sont à prendre comme une nation d'enfants qui n'est pas sortie de son ingénuité non intéressée et sans intérêt. Ils sont vendus et se laissent vendre, sans aucune réflexion sur (le fait de savoir) *si cela est juste ou pas. Leur religion a quelque chose d'enfantin...»*

«Les Mongols, par contre, s'élèvent hors de cette ingénuité puérile; en eux se révèle, comme ce qui les caractérise, une mobilité inquiète, ne parvenant à aucun résultat fixe, qui les pousse à se répandre, comme d'immenses nuées de sauterelles, sur d'autres nations, et qui, ensuite, cependant, cède à nouveau la place à l'indifférence privée de pensée et au repos apathique qui avaient précédé une telle irruption...»

Vous me direz que ces textes sont d'une rare stupidité! A quoi je réponds qu'il sont de G.W.F. Hegel dans sa *Philosophie de l'Esprit*. Or, ce qui d'ordinaire choque dans les propos des racistes, c'est leur caractère gratuit. Tandis que chez Hegel, ils sont fondés sur le roc inébranlable de sa doctrine philosophique... Il n'est que de relire les premières lignes de son livre pour s'en assurer:

«Pour nous, *l'esprit a dans la* nature *sa* présupposition, *dont il est la* vérité. *Dans cette vérité qui est le concept de l'esprit, la nature est disparue, et l'esprit s'est produit comme l'Idée, dont l'*objet *aussi bien que le* sujet, *est le* concept. *Cette identité est* absolue négativité, *parce que si, dans la nature, le concept a son objectivité extérieure accomplie, cette sienne extériorisation séparant d'avec soi est supprimée, et il est, en celle-ci, devenu pour lui-même identique à lui-même. Il n'est par conséquent cette identité, qu'en tant qu'acte de faire retour (à lui-même) à partir de la nature.»* CQFD.

Si vous aviez besoin d'une explication, le premier professeur de philosophie venu se ferait un plaisir de vous la donner... Mais évitez après cela de lire Schopenhauer: *«Ecrivailleur d'absurdité, détraqueur de cervelles»*, disait-il de Hegel! ■

SUR LES ÉCRANS

Parents, artistes, enfants

Pendant la guerre, le français Julien Duvivier réalisa aux USA le film *Contes de Manhattan* avec des grandes vedettes de l'époque. Voici que les Américains reviennent à la formule du film à sketches, en offrant cette pellicule sur la vie dans la Grande Pomme, comme on dit là-bas, ***New York stories***.

Donc New York et ses enfants, ses enfants et leurs parents, ses artistes et leurs publics. La première histoire, signée Martin Scorsese et inspirée d'une nouvelle de Dostoïevski, nous présente un peintre travaillant dans une sorte de caveau, fuyant le monde mais ne pouvant pas, quand même, se passer d'une présence humaine — une femme. La force de la nature qu'est l'acteur Nick Nolte et la fraîcheur de Rosanna Arquette plus le dynamisme des images font la valeur de cet épisode. Le deuxième, du à Francis Ford Coppola, malgré la débauche de décors et costumes pour montrer la vie des gosses de riches dans la grande ville, ne touche pas vraiment les spectateurs. Et pour la bonne bouche, on nous a réservé la patte de Woody Allen avec sa ritournelle sur les complexes œdipiens. On en est averti dès le début, et pourtant ça marche: les rires généreux du public pardonnent tout. Même de revoir le couple Allen-Mia Farrow à l'écran (presque) comme dans la vie. La critique (américaine spécialement) est parfois trop injuste à l'égard de Woody Allen. Dès qu'il s'agit d'une comédie on crie au génie et ce n'est pas toujours justifié. Mais à partir du moment où le malheureux acteur-réalisateur se mêle de faire des films «sérieux», les critères changent, on lui trouve plein de défauts.

A présent passe sur nos écrans ***Une autre femme***, aussi de Woody Allen. Bien sûr, papa Freud y montre son bouc, il y est question d'un psychiatre et de sa cliente, des péchés de jeunesse, de la responsabilité des parents. Le film est réussi, tout aussi bon que les autres dans le même registre — *Intérieurs* ou *Septembre* — films qui ont été mal accueillis par une partie de la critique. Il est faux d'attendre d'un artiste qu'il nous amuse à tout bout de champ. Ce serait plus utile si on attirait son attention sur une certaine manie moralisatrice, une sorte de coquetterie faite de bons sentiments. Même Woody Allen — peuvent se dire ses inconditionnels — a le droit d'oublier de sourire et de se prendre, parfois, trop au sérieux.

Benjamin Dolingher